

ÖSSZEHAISONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

PERIÓDICO DE LITTERATURA
COMPARADA.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

COMPARATIVE LITERARY JOURNAL.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITERATUR.

TIJDSKRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.

TIVARIT FYRIR BÖKMENTA
SAMANBURÐ.

C'est un idéal pauvre, un idéal peu élevé, de n'écrire que pour une seule nation : quant à l'esprit philosophique, il lui repugne de respecter de pareilles bornes. Il ne saurait faire halte pres d'un fragment — et la nation, même la plus importante, est-elle plus qu'un fragment ? . . . SCHILLER.

Szerkesztik és kiadják : DR. BRASSAI SÁMUEL és DR. MELTZL HUGÓ.

BUREAU DE RÉDACTION : KOLOZSVÁR, FÜTÉR, TIVOLI (HONGRIE).

IRÓTÁRSÁK. (COLLABORATEURS.) Dr. Amiel Fréd. egyet. tanár Genfben. — Anderson Rasmus. Wisconsin-University tanára Madisonban (Amerika E.A.) — Dr. Avenarius R. egyet. tanár Zürichben — Haynes James, a British Museum könyvtár hivatalnok Londonban — De Beer Taco H. a „Noord en Zuid” szerkesztője Amsterdamban. — De Benjumea Díaz, a Lissaboni Academia Real das Sciencias tagja Londonban. — Dr. Betteloni V., magántudós Veronában. — De Giuseppe Biadego magántudós Veronában. — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Gróf Cipolla magántudós Veronában. — Cannizzaro T. magántudós Messinában. — Carrion Antonio Luiz a „Revista de Andalucia” kiadó-szerkesztője Malagában. — D. Cassone Giuseppe magántudós Notoiban (Sicilia). — Chattopadhyaya Nisi Kanta Lipcsében. (Calcutta). — Dr. Dahlmann R. a „Zeitschr. d. Vereins f. niederdeutsche Sprachforschung” szerkesztője Lipcsében. — Dr. Dederding gym. tanár Berlinben. — Dr. Espino Romualdo Alvarez, a Real Academia Gaditana” titkára, Cadixban. — Dr. Fraccaroli G. magántudós Veronában. — Dr. Gierse A. szerkesztő Naumburgban. — Hart H. a „Deutsche Monatsblätter” főszerkesztője Bremenben. — Hart J. szerkesztő Berlinben. — Dr. Hóman Ottó egyetemi tanár Kolozsvárt — Imre Sándor, egyetemi tanár ugyanott. — Jochumsson Matyas, a „Thjóðhólfur” kiadó-szerkesztője Reykjavíkban (Ízland). — Kürschner J. a „Litterar. Verkehr” és a „Deutsche Bühnengenossenschaft” szerkesztője Berlinben. — Katscher L. magántudós Londonban. — Lindh Th. magántudós Borgóban (Finnland). — Koltzoff-Massalsky Helén hercegnő, sz. Ghika hercegnő (Dora d'Istria) Párisi „Foldrajzi társ.” tiszteletb. tagja stb. Firenzében. — Don Larrivera N. magántud. Granadában. — Don P. de Maza, magántudós Cadixban. — Don Ramon Leon Malnez, a „Crónica de los Cervantistas” főszerkesztője Cadixban. — Marzials Th. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Mayet P. a cs. jap. Bioin Toko egyet. tanára Tokióban (Yédo). — Milelli Domenico tanár Avolaban (Sicilia). — Dr. Minckwitz J. egyet. tanár Lipcsében. — Dr. Nerlich P. gym. tanár Berlinben. — Dr. Onan V. az „Allehandia för folket” szerkesztője Örebro-ban (Svédországban). — Patuzzi G. L. tanár Veronában. — Podhorsky I. a magy. Akadémia lev. tagja Párisban. — Rapisardi M. egyet. tanár Cataniában. — Dr. Scherr Johannes, műegyetemi tanár Zürichben. — Schmitz F. J. k. tanár, a Berlini „Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen” tagja Aschaffenburgban. — Dr. Schott Wilhelm, egyetemi tanár Berlinben. — De Spuches di Galati J. herceg, az „Accademia delle scienze” elnöke Palermóban. — Dr. Storck W. a por. k. Akadémia tanára Münsterben. — Stauffe-Slimiginovitz, cs. k. tanár Czernowitzban. — Szamosi J. egyet. tanár Kolozsvárt. — Dr. Szilasi G. egyet. tanár ugyanott. — Dr. Teichmann A. egyetemi tanár Easelben. — Dr. Teza Emilio egyetemi tanár Pisában. — Thorsteinsson Steingrímur, magántudós Reykjavíkban (Ízland). — Dr. Wernecke H. tanár Bornában. — Dr. Weske M. egyet. magántanár Dorpatban. — Dr. Wessely J. E. magántudós Lipcsében. — Wolter E. stud. philol. slav. Dorpatban. — P. Werthanes Dr. Jakudzsán Brassóban. (Konstantinápoly). — S. van Straalen, a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Stempel M. magántudós Berlinben. — Dr. M. Vogler, a „Studentenfrend” szerkesztője Lipcsében. — Forestier Auber, magántudós Philadelphióban. — Dr. Gwinner W. magánt. M. m. Frankfurtban. — Abshoff E. magántudós Münsterben. — Dr. Körber G. egyetemi tanár Boroszlóban. — Szabó Károly, egyet. tanár Kolozsvárt. — Diósi Arthur, a Jun. Cosmopolitan Club elnöke Londonban. — Dr. Rollett H. városi levéltárnok Badenben. —

SOMMAIRE DU No XXXIII. VOL. IV.

Dora d'Istria. La Poésie des Perses sous les Khadjars. p. 55. — Schopenhaueriana. (XV. Gwinner. Schopenhauer-Bildnisse. — XVI. Rollett. Eine kleine Selbstbiographie Schopenhauers. Ineditum. — XVII. Aphorismen im Geiste Schopenhauers. Nach d. ital. Original Ms. — XVIII. Schopenhaueriana curiosissima 6—8.) p. 68. — Symmetria. (R. Alvarez Espino. Un Pensamiento a la memoria del Fénix de los Ingenios. Erst Verd. v. Wernecke. — Butler. Hun-garian Folksongs X. Nem anyadtól lettél. — Thayer A. W. Good Company. Nebst Verd. v. H. R. — H. v. M. Aus V. Hugo : Le Pape.) p. 72. — Correspondance p. 76. —

LA POESIE DES PERSANS SOUS LES KHADJARS.

Si la nation iranienne n'est pas actuellement composée des mêmes éléments, on est porté à croire qu'il en a toujours été ainsi. L'Iran n'est pas une Angleterre où les populations germaniques sont venues à une date connue se mêler dans de telles proportions à la famille celtique qu'elles ont conquis la première place sur le sol britannique. Dans les plus anciennes époques dont l'histoire nous ait transmis le souvenir nous voyons l'élément aryen et l'élément touranien coexister sur le sol de l'Iran. On est donc porté à croire qu'ils ont les mêmes droits à posséder et à gouverner le pays. Mais comme les Turcs et les Farsys se détestent, qu'ils ont des goûts divers, une littérature différente, qu'ils ne parlent pas la même langue, on ne peut guère prévoir à quelle époque ils parviendront à se mettre d'accord et si même ils y réussiront jamais. Malgré leur division en clans, les Turcs sont, au fond, plus homogènes que les Farsys, chez lesquels les invasions sémitiques ont plus d'une fois altéré la pureté du sang aryen, en médifiant profondément leurs idées et

*) Depuis les temps les plus anciens, l'empire du „roi des rois“ est la théâtre de la turbulente activité des deux races, les Aryens et les Touraniens, qui ont, tour à tour, occupé le premier rang. Les Sémites ont même joué un rôle, en imposant à la Perse le monothéisme musulman, comme les empereurs chrétiens ont imposé à l'Europe le monothéisme juif. L'unité si chère à la plupart de ceux qui font l'histoire des peuples et des littératures n'existe que dans leur esprit. La nature est bien plus variée que leurs conceptions fantaisistes, et le travail de la critique moderne consiste à retrouver l'infinie variété des choses vivantes sous la trompeuse unité des théories systématiques. — Ezekkel a szavakkal küldi hozzáuk ezt a legujabb kéziratát a szerzőné.

leurs mœurs. Un Augustin Thierry aurait pu nous révéler le caractère éminemment dramatique de l'histoire iranienne en nous montrant sous le voile des prétextes politiques et religieux cette lutte de l'esprit de race dont les observateurs à courte vue peuvent seuls se refuser à reconnaître l'importance. Il s'agit ici seulement de constater l'influence de cet esprit sur la poésie d'une nationalité qui n'a pas plus d'unité dans les sentiments et dans la manière de les exprimer que dans les éléments ethniques dont elle est composée.

On a le tort de croire trop souvent qu'en Perse les Nomades (Ilyats) sont tous des touraniens et que les Farsis appartiennent uniquement à la partie sédentaire de la population. Rien n'est moins exact. Les habitants des monts de la Perse méridionale et occidentale, les Bakhtiari, les Loures, les Kourdes, qui paraissent être les fils des Kardouches de Xénophon, et un certain nombre de fractions démembrées de ces groupes et transportées par les schahs un peu partout, sont appelés Farsys. Le caractère du Kourde Jalaheddin, dont l'Europe chevaleresque admira l'âme élevée, donne une idée de ce que ces populations pourraient devenir. Elles se distinguent toutes par la beauté physique, la vigueur corporelle, le mépris audacieux du danger. Elles ont au degré suprême les traits essentiels des Asiatiques, la prédominance de l'imagination et le dédain du bon sens. Un homme tel que Nadir peut les dompter, parce qu'il sait, comme Alexandre, agir fortement sur leur esprit mobile; mais sous un prince vulgaire ils reprennent leur insubordination naturelle. Ils peuvent, selon les circonstances, être d'héroïques soldats ou de dangereux bandits.

Les Bakhtiaris seraient assez nombreux pour devenir redoutables aux gens de la plaine, si leurs clans ne tournaient leur humeur guerrière les uns contre les autres. Comme chez les Albanais de notre Europe la bravoure est annulée par la discorde. Mais ils ne sont pas moins sensibles à la poésie que les autres Persans. On peut même dire qu'elle exerce plus d'influence sur leur résolutions. Ils passent volontiers les soirées et une partie des nuits à écouter des chants ou des légendes nationales. Quand ils ont entendu vanter les exploits des Rustem, des Isfendyar (Mardonius), des Iskender (Alexandre), leur tête se monte, et si un Naddir-schah venait leur proposer d'enlever l'Inde aux Anglais ou de faire une campagne contre les Russes, il les trouverait d'autant plus disposés à braver la science militaire des Européens qu'ils ne se rendent guère compte de l'immense supériorité qu'elle leur assure. Cependant quoique l'organisation de l'armée persane soit excessivement imparfaite, ils ont pu deviner, lorsqu'ils ont eu à lutter contre l'Arménien Soliman-Khan, envoyé pour les réduire, l'avenir qui attend les races guerrières, mais indisciplinées et ignorantes, incapables de se rendre compte des difficiles conditions de la guerre à une époque où la science tend de plus en plus à tout gouverner. Ce sont des soldats du moyen âge, qui ont une foi complète dans les merveilleux récits de Firdousi et dans les chants de leurs bardes, et qui agissent comme si Ahoura-Mazda (Ormuzd) veillait encore sur le héros de l'Iran, terreur de l'Asie. Sans pouvoir comme autrefois se livrer à toute leur turbulence, ils rougent le frein qui les contient, en songeant que dans le monde asiatique rien ne se brise plus aisément que les freins. En effet, sous

les maîtres divers et puissants de leur pays, ils ont réussi à se maintenir presque pareils à ces Uxiens, que le grand Macedonien trouva en Perse et dont ils semblent être les descendants. Les Mesabates, leurs voisins, n'étaient guère plus dociles. Les Kosséens, qui occupaient le Sud-ouest, non seulement, ne se regardaient point comme de fidèles sujets du Grand Roi, mais ils l'ont forcé souvent de leur payer tribut. L'Asie ne change guère, et les Kosséens d'Hérodote portaient un costume qui ne diffère pas essentiellement de celui des montagnards vivant sous le sceptre des Khadjars.

La grande tribu des Momacenyys du sud, aussi célèbres que les Bakhtiaris, dispute aux guerriers du Khorasân l'admiration des poètes populaires. Les paysans cantonnés dans des villages fortifiés garnis de tours ont beaucoup de peine à cultiver un sol menacé constamment des razzias de ces redoutables cavaliers. Le paysan trouve, il est vrai, dans l'esprit nomade de la nation un remède contre les situations qui lui semblent devenues peu supportables. La Perse, née sous la tente, est restée fidèle aux tendances des ancêtres. Les Farsys qui ne font pas partie des clans participent dans une certaine mesure à leurs tendances. Si l'on exagère les goûts nomades des clans turcs, on s'imagine que le Farsy qui n'appartient pas aux clans est plus dédentaire qu'il ne l'est réellement. Le paysan a-t-il quelque sujet de mécontentement, ou veut-il simplement obéir à son humeur changeante, il quitte volontiers sa province. Il n'a pas plus que le nomade l'habitude d'une vie aisée, et le peu de besoins qu'il a lui rendent l'émigration si facile que des maîtres le mènagent souvent, dans la crainte de le voir se soustraire aux vexations. Déjà

en Europe nous assistons à de pareils spectacles. L'énormité des charges qui pèsent sur les nations et la vie militaire imposée aux plus pacifiques portent une foule de cultivateurs à fuir, au delà de l'Atlantique, un régime de plus en plus intolérable. En Perse plus qu'en Europe l'autorité de manifeste plutôt par des exigences sans limites que par une paternelle sollicitude. Les voyageurs ont remarqué que les villages semblent de cacher dans les endroits solitaires, au lieu de chercher le voisinage des routes si nécessaires au transport des récoltes. Le laboureur redoute par dessus tout le fonctionnaire et les troupes chargées de maintenir « l'ordre ». Si l'armée a rendu dans ces derniers temps des services aux souverains, en affaiblissant de plus en plus la puissance militaire des clans, elle a conservé trop d'habitudes kleptiques pour ne par faire naître chez les paysans la terreur que les troupes inspiraient avant le XIX^e siècle, aux cultivateurs de l'Occident. Le soldat ne diffère pas assez du Klephite pour que la classe laborieuse et misérable qui nourrit un empire où ordinairement les vivres sont abondants et à bon marché ne soit pas portée à voir en lui un ennemi plus qu'un protecteur.

La lutte contre la nature n'est pas pour l'homme des champs moins rude que celle qu'il soutient contre des fonctionnaires avides et sans patriotisme. L'Asie centrale est le pays de l'avidité par excellence, et si l'on excepte les provinces caspiennes, assez bien arrosées pour qu'un voyageur italien, F. de Filippi, les nomme des « oasis paradisiaques » l'Iran est livré à une sécheresse implacable. Le culte que de Mazdéisme, cette religion des agriculteurs, professait pour les „sources pures“ se comprend parfait-

tement dans un pays où sans irrigations la culture du sol serait absolument impossible. Aussi Firdousi, éclatante personification du génie national, songea-t-il dès l'enfance à rendre l'eau à sa ville natale.

L'industrie a autant que l'agriculture à se plaindre de l'ignorance d'un gouvernement qui n'a, comme tous les gouvernements musulmans, nul souci d'encourager l'activité nationale. Nous qui traitons les Persans de barbares, nous étions vêtus comme des sauvages quand les Vénitiens apportèrent en Europe les splendides produits des fabriques persanes. Dans l'Iran comme dans l'Inde l'ouvrier s'est montré un artiste consommé et les tissus de Kaschan pourraient rivaliser avec les cachemires de l'Inde. Mais tandis que l'ouvrier Iranien était écrasé d'impôts, le marchand étranger, exempt de toutes ces charges, pourrait inonder l'empire de ces grossières étoffes dont s'accommodent nos populations, et qui par la toute puissance du bon marché ont fait aux fabriques, jadis si florissantes, de la Perse, une concurrence qu'elles n'ont pu supporter.

L'art ne pouvait pas non plus résister aux secousses formidables qui ont ébranlé l'empire jusque dans ses bases. L'Iranien est doué au plus haut degré du sentiment artistique. Les monuments de Persépolis attestent qu'au temps où dominait le Mazdéisme le génie des arts brillait déjà du plus vif éclat. Quoique l'esprit iconoclaste du sévère monothéisme musulman fût nullement favorable à ce génie, les merveilles architecturales d'Ispahan montrent que les artistes ont concouru puissamment à la splendeur du règne des Jéfewieh.

Le Farsy comme toutes les vieilles nations vérifie les lois de la philosophie de l'histoire devinées par Vico. Les cir-

constances et les mauvais gouvernements ont sans doute contribué efficacement à la décadence de l'Iran. Mais l'énergique vitalité de l'âge mûr sait triompher des circonstances, et les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent. Les plaies de ces sociétés dont la vie se retire graduellement, sont une jalousie furieuse, l'esprit de dénigrement poussé jusqu'à la monomanie, la haine acharnée de toute supériorité, le servilisme qui ne respecte que la force, la préférence constamment donnée aux satisfactions sensuelles, une apathie qu'aucune catastrophe ne saurait émouvoir. Les étrangers qui ne voient que les grandes villes, où ces défauts s'étaient plus qu'ailleurs, parlent de la Perse sans aucune sympathie, ce qui explique pourquoi l'auteur russe du *Voyage dans l'Inde et en Perse* traite les Persans avec tant de mépris, tandis que deux diplomates français, le comte de Gobineau et le comte de Rochechouart, qui ont examiné de près et de la façon la plus consciencieuse toutes les populations de l'empire, ne confondent jamais ce qui est mort avec ce qui conserve une vie plus ou moins intense.

La torpeur n'a pas en Perse le même caractère que dans l'empire des sultans. En Europe, on nomme gravité orientale la lourdeur de corps et d'esprit qui caractérise l'Ottoman. Le Farsy est, au contraire, éveillé, spirituel et causeur. On l'a surnommé le Français de l'Asie, et cette comparaison n'est nullement faite pour blesser les compatriotes de Voltaire, la Perse ayant produit en foule des intelligences de premier ordre. Le Persan aime les visites, que detestent les peuples à qui manque le talent (talent est bien le mot propre) de la conversation. Comme il est lettré, il cite volontiers les poètes, par exemple, l'ingénieux et char-

mant Saadi,¹⁾ ainsi que les esprits cultivés de la Restauration citaient Horace l'auteur favori du roi Louis XVIII. Mais quand il faut agir, nous retrouverons le *gratis anhelans* de la Rome impériale. Cet homme si alerte, si vif, si disposé à pérorer au bazar devient incapable d'agir d'une façon sérieuse et pratique. Quand l'action le sollicite de la façon la plus impérieuse, il se rappelle que l'homme comme il faut doit faire le moins de mouvements possibles, et qu'un grand personnage, pour donner de son mérite une juste idée, n'a pas de meilleur moyen que d'arriver à une immobilité absolue, comme ces «seigneurs» de notre Europe méridionale, qui croiraient déroger en se servant de leurs jambes. Malheureusement les peuples modernes sont obligés, pour maintenir leur rang dans le monde, d'agir, d'agir toujours et de ne se reposer que dans la tombe. Qui s'arrête est saisi du froid des régions polaires, avant-coureur du trépas, et l'inflexible nécessité leur crie comme la Mort de Bossuet : Marche ! Marche !

Or la Perse n'a pas marché. La Renaissance, la Réforme, la Révolution française, ont empêché l'Europe de s'endormir dans la nuit du moyen âge. L'Iran a, lui, les idées que nos pères avaient au XV^e siècle : Il croit, par exemple, comme Ptolémée, que le soleil tourne autour de la terre, et ses poètes, comme Firdousi, même ses poètes-astronomes, comme le célèbre Kheami, se servent constamment d'expressions empruntées au système de Ptolémée. M. de Khanikoff nous peint admirablement la stupéfaction d'un astronome de Meshid, la ville sainte, à qui il essayait de faire comprendre

¹⁾ G. de Vincenti : *Il Rosetto de Sâadi*. Napoli. 1873.

les lois de Kepler et le système de Copernic. L'influence des poètes aggrave les illusions de la vanité nationale. Les conceptions fantastiques et les rêves de la poésie, même populaire, ont envahi la science, et la nation, au lieu d'avoir pour guides des Newton et des Laplace, emprunte son système du monde à ceux qui ont le moindre souci de la réalité. Le sentiment de l'art et de la poésie est certainement une faculté très précieuse, complètement indépendante du progrès scientifique, et les peuples à qui il manque n'exciteront jamais grande sympathie, mais il ne faut pas qu'il supprime d'autres facultés qui sont l'honneur de notre espèce. La Grèce d'Homère et de Sophocle était aussi la Grèce de Pythagore et d'Aristote, de Pythagore qui fut le précurseur de Copernic, d'Aristote une des plus fortes têtes scientifiques que l'Humanité ait produites.

La politique n'a pas plus progressé que la science. Le gouvernement est un gouvernement d'ancien régime, où le despotisme trouve sans doute les obstacles qui le gênaient en France avant l'absolutisme des Bourbons et en Russie sous les Rurikowitch, mais qui ne correspond plus aux besoins du moment. Si un pareil gouvernement, sorte de fédération de populations qui n'auraient jamais supporté une union plus étroite, avait sa raison d'être au temps de Saint Vladimir et de Philippe Auguste, il est impuissant maintenant à faire progresser le pays et surtout à défendre son indépendance. Il a manqué jusqu'à présent à la dynastie des Khadjars, un de ces grands hommes qui n'ont pas plus fait défaut à l'Iran mazdéen qu'à l'Iran musulman. Les débuts des Khadjars donnaient à redouter bien d'autres inconvénients. Un chant de l'époque du fondateur de la dynastie rég-

nante, exprime d'une façon lugubre l'impression de terreur qu'à produite l'établissement de cette famille.

Après la mort de Nadir-Schah, le Napoléon de la Perse, un homme de sa race, sorti comme lui des rangs des nomades, le Kourde Kérym, du clan des Zendhys, qui avait servi comme soldat sous les drapeaux de Nadir, réussit à grouper autour de lui les nomades de l'empire. Les clans arabes eux-mêmes se prononcèrent pour lui. Sa loyauté et son caractère bienveillant lui concilièrent aussi les habitants des villes. Sous le titre modeste de *vekîl* (gouverneur), il devint le vrai chef de l'empire. Il ranima le commerce, protégea l'agriculture et s'efforça de réveiller la vie intellectuelle. Aussi peu lettré que Milosch, le fondateur de la principauté de Serbie et que l'Albanais Mohamed-Ali qui a relevé le trône des Pharaons, il aimait les poètes,¹⁾ et dans Schyraz, devenue sa capitale, il fit restaurer avec magnificence le tombeau du célèbre Hafiz moins abandonné que n'est aujourd'hui dans les ruines de Thous la tombe de l'Homère persan, dont M. de Khanikoff n'a pu retrouver la trace. Sa mémoire est tellement vénérée que M. Langlès atteste qu'il a entendu, à Paris, tous les Persans en parler comme du bienfaiteur de leur patrie, Franklin, Morier et Malcolm ont prouvé qu'il méritait ce titre.

Une dynastie aryenne semblait à la veille de régner sur la Perse quand le *vekîl* mourut paisiblement en 1779. Mais la famille de Kérym ne sut pas consolider son oeuvre. Elle se divisa avant

¹⁾ Le baron de Hammer a écrit l'histoire des belles lettres persanes (*Geschichte der schönen Redekünste* etc., Vienne, 1878). Cette histoire va de l'époque des Samanides à celle des Jéféwieh.

d'avoir affermi sa puissance, et l'anarchie recommença. Cependant Ali-Mourad finit par faire reconnaître son autorité, à la veille de la révolution française (1784). Malheureusement pour les Zendhys, dans les impénétrables forêts du Mazandéran, au nord de la Perse, un eunuque du clan ture des Khadjars, se maintint indépendant. Djafar-Khan, successeur d'Ali, dut lutter contre cet Agha-Mohammed, le funeste génie de sa famille. Loutf-Ali-Khan, fils de Djafar, septième *vékil* de la dynastie des Zendhys, promettait à la Perse un digne successeur de l'excellent Kérym-Khan. Dès l'âge de vingt ans, sa taille avantageuse, son adresse dans les exercices du corps, sa bravoure, sa loyauté, son caractère bienveillant lui avaient mérité la sympathie générale. Devenu l'idole du peuple et des soldats, il semblait comme le Marcellus de Virgile réservé à un glorieux avenir s'il parvenait à triompher des «cruels destins». Parmi les causes qui l'empêchèrent de réaliser ces belles espérances, un chant populaire met en première ligne la trahison, cette plaie incurable de la Perse. A la bataille de Schyraz (7 Août 1789), au moment où la défaite d'Agha-Mohamed semblait certaine, un de ses parents prit la fuite avec 6,000 Kourdes. Son beau-père, Hadji-Ibrahim, se rendit particulièrement odieux par l'ardeur avec laquelle il travailla à la ruine de Loutf. Aussi joue-t-il dans le chant le rôle d'un véritable Judas.

»O Hadji,« s'écrie le poète indigné, »tu l'as perfidement livré à l'esclavage. Il était ton élève, tu fus son maître. O Hadji, il t'appellait son père. Tu as livré le roi aux mains des Khadjars!«

Après s'être conduit en héros au siège de Kerman, Loutf fut livré par un de ses oncles à l'implacable eunuque, qui lui fit arracher les yeux et plus tard le

fit tuer. Le chevaleresque *vékil* n'avait que 26 ans. La ville de Kerman eut particulièrement à souffrir de cette révolution.¹⁾

Le chant des aveugles de Kerman est une sorte de complainte que chantaient en mendiant par toute la Perse les habitants de la ville à qui les bourreaux du féroce eunuque-roi avaient arraché les yeux. En 1794, tandis que les terroristes français faisaient couler des torrents de sang, Aga-Mohamed semblait vouloir prouver à Kerman que tous les despotismes se ressemblent. L'Anglais Malcolm a raconté²⁾ les horreurs de cette terreur autocratique. Il affirme que le tyran priva sept mille individus de la vue, afin de frapper d'épouvante les partisans de la dynastie aryenne. La popularité des adversaires de l'eunuque est attestée par le début même du chant : »A chaque moment on entend le son de la flûte, comme pour demander: Quand viendra notre Loutf Ali-Khan. Loutf Ali-Khan à la svelte ceinture tombe une nuit sur le camp du Khadjar. O incomparable cavalier sur ton coursier Karran! Tu es comme un lion au jour de la bataille... Toutes les fois qu'il mettait son cheval au grand galop, il pouvait braver trois cents hommes.« Ce chant mélancolique sembla longtemps une protestation des Farsys vaincus contre la dynastie turque. Sous les monarchies absolues la Muse populaire a plus d'une fois pris la place de la presse muette, et l'on sait que le cardinal italien Mazarin lui-même se résignait à laisser chanter les Français tant qu'ils ne refusaient pas de payer et de

¹⁾ V. Herford Jones Bridges, *The dynasty of the Khadjars*.

²⁾ *History of Persia*, Londres, 1829. T. II, ch. 19.

grossir le trésor que l'avare ministre devait laisser en mourant.

L'eunuque avait pour son neveu cette passion aveugle qui a fait créer dans la cité des papes le mot de «népotisme.» Quand il luttait contre Kérim-Khan, le populaire Zendhy, il s'écriait en montrant l'héritier du trône de Cyrus à des partisans: «Quel sang il me faut verser pour que cet enfant règne un jour! » Fetti-Ali-Schah heureusement ne ressemblait nullement à l'oncle, et son caractère contribua beaucoup à l'affermissement d'une dynastie qui semblait si peu solide. Dans son long règne de trente six ans, il réussit, grâce à son humeur conciliante, à tenir tranquille un peuple qui s'habituaît à de perpétuelles révolutions. Comme Louis XV, dont il avait les moeurs voluptueuses, il était le type d'un gentilhomme accompli. Mais son penchant pour le bien-être et le luxe n'excluait pas certaines tendances élevées qui manquaient beaucoup trop au successeur de Louis XIV. Il aimait les arts, la littérature et la poésie, et il se servit habilement des lettres pour rendre plus humaines les habitudes d'un peuple que l'anarchie du XVIII^e siècle menaçait de ramener à l'état sauvage. La poésie populaire prit un rapide essor.¹⁾ Dans l'*enderoun* (harem) du roi des rois on composait perpétuellement des chants qui

¹⁾ On doit au M. A. Chodzko, qui a passé plusieurs années en Perse, la connaissance de la poésie populaire de ce temps. On regrette que son savant ouvrage (*Specimen of the popular poetry of Persia*) publié en Angleterre par les soins du *Committee of the Oriental translation found of Great Britain and Ireland*, n'ait été traduit dans une des langues du continent. M. Chodzko croit que la poésie des Turcs de l'empire est supérieure à celle de la population arabe. Si la race turque occupe le premier rang dans les états du «roi des rois», elle ne le devrait donc pas uniquement à sa supériorité militaire.

se répandaient dans tout le pays. De cette source viennent la plupart des chansons que nous avons. On les chantait en dansant selon l'usage national. En Perse, comme l'a remarqué avec raison Hommaire de Hell, les femmes ne sont nullement étrangères à la poésie et plus d'un chant, dit M. de Gobineau, est sorti de l'*enderoun* du roi régnant.²⁾

Dora d'Istria.

(A suivre.)

²⁾ Le Dr. Polak a publié une biographie de ce prince à l'époque de son premier voyage en Europe. *Nasr-eddin-schah, der Kadschare*, dans la *Neue freie Presse* du 15 juillet, 1873.

SCHOPENHAUERIANA.

XV.

§SCHOPENHAUER-BILDNISSE.

Es ist unlängst in diesen Blättern (S. 524) daran erinnert worden, dass auch die höchste photographische Aehnlichkeit kein richtiges Bild geistbelebter Züge gibt, welche nur der Genius des Künstlers aufzufangen und festzuhalten versteht. Dies gilt auch von der vortrefflichen Photographie, nach welcher der meiner Biographie Schopenhauers beigegebene Stahlstich, das den Philosophen im Greisenalter darstellende Brustbild gefertigt ist. Obwohl J. Schüfer zu den besten älteren Photographen gehört und mit besagtem Brustbild in Bezug auf Schürfe u. Deutlichkeit geleistet hat was diese Kunst bis zur Stunde vermag, so lässt dasselbe doch für den, der das Original nicht persönlich gekannt hat und gleichwohl ein adäquates Bild vom Eindruck seiner Persönlichkeit gewinnen möchte, sehr viel zu wünschen übrig. Denn es zeigt uns nicht die eigentlich wertvolle, intellektuelle Seite derselben, wie sie beim Anblick des Lebenden zumal im Gespräch sich entfaltete.

Da mir nun schon oft — jüngst erst aus Pittsburg in N.-Amerika — die Anfrage nach einem grösseren, zum Zimmerschmuck geeigneten Porträt Schopenhauers gestellt worden ist, so glaube ich die Verehrer des Philosophen hier auf die (nur in der ersten Aufl. meiner Biographie erwähnte) Radirung in folio von Angilbert Göbel aufmerksam machen zu sollen, welche bei hinreichender Aehnlichkeit die geistbelebten Züge des Denkers einigermaßen wiedergibt, so dass man

zum wenigsten sieht, wie ich mit Grund behaupten konnte, Schopenhauer habe, wenn er geschwiegen, Beethoven, und wenn er gesprochen, Voltaire ähnlich gesehen.

Göbel hat Schopenhauer nach der Natur in Oel gemalt; nach diesem Oelbilde ist die Radirung gefertigt, jedoch unter Mitbenutzung des Originals, kurz vor dessen Ableben, wobei der Künstler die Mängel seiner ersten Arbeit zu verbessern mit Erfolg bemüht gewesen ist. Die Radirung ist durch die Prestel'sche Kunsthandlung in Frankfurt a. M. sowie von dem Künstler selbst zu beziehen und kostete früher f. 4 rheinisch.

Für Solche, welche ein Oelporträt Schopenhauers erwerben wollen, bringe ich zur Kenntniss, dass der französische Maler Jules Luntschütz aus Besancon, welcher bekanntlich Jahre lang Schopenhauers Tischgenosse war und denselben wiederholt nach dem Leben in Oel gemalt hat, einen neuen Versuch, dem geistigen Ausdruck des merkwürdigen Kopfes näher zu kommen, in einem lebensgrossen Brustbilde unternommen hat, welcher als vorzüglich gelungen zu beten ist. Dieses Porträt befindet sich noch in Frankfurt a. M. in dem Besitze des Künstlers und sollte jedenfalls zur mechanischen Vervielfältigung benutzt werden.

Die Büste Schopenhauers von Elisabeth Ney ist zur Zeit nicht zu haben. Der Bildhauer Fr. Schierholz beabsichtigt mit Hilfe des in meinem Besitze befindlichen Gypsabgusses des Schädels Schopenhauers eine neue Büste zu modelliren, welche hoffentlich zum 22. Februar 1888 fertig wird.

Frankfurt a. M.

Dr. W. Gwinner.

XVI.

EINE KLEINE SELBSTBIOGRAPHIE

ARTHUR SCHOPENHAUERS.

Ineditum.

Mitgeteilt von Dr. H. Rollett.

Aus Baden bei Wien sendet uns der bekannte Dichter Dr. Herman Rollett, dieses in seinem Besitze befindliche Autograph Arthur Schopenhauer's welches auf 2 Quartseiten eine kleine Selbstbiographie des Philosophen enthält, mit dem R. auch persönlich bekannt gewesen und im Sommer des Jahres 1846 zu Frankfurt a. M. fast täglich zusammengetroffen ist, wie wir seinem liebenswürdigen briefl. Commentar entnehmen. Das Manuscript Schopenhauers ist an die Redaktion des Mayerischen Conversations-Lexicons in Hildburghausen gerichtet, von welcher dasselbe jedoch nur teilweise und im Wortlaut vielfach umgestaltet benutzt worden ist. Im Interesse der Schopenhauer-Litteratur möge uns der g. Einsender gestatten, dass wir aus seinem Schreiben v. 4. August d. J. den folgenden Passus hierhersetzen: Ich erhielt das jedenfalls merkwürd. Blatt insofern

aus direkter Quelle, als ich damals Mitarbeiter dieses Lexicons, für welches Sch. die Einsendung machte, gewesen, u. es mir — mit mehrfachen Streichungen — zur Verfassung der kurzen Biographie für das Werk eingehändigt worden ist.“ — Es bedarf wohl keiner umständlichen Versicherung, dass sich der Dichter ein grosses Verdienst erworben hat, mit Aufbahrung dieser interessanten Reliquie, welche nimmermehr die Schopenhauer-Litteratur nur als ein Geschenk seiner sorgfältigen Einsicht betrachten kann, da das Blatt sonst im labyrinthischen Wust der Redactionsarbeiten eines grossen Lexicons unfehlbar verloren gegangen wäre. R. d.

„Ihrem Gesuche zu entsprechen, sende ich Ihnen die nachstehenden Notizen über mein Leben, wie ich denke, dass sie Ihrem Zwecke und dem grossen Publikum gegenüber angemessen sein werden. Ihr Anerbieten eines Abdrucks des über mich Gesagten nehme ich dankend an.

Ich bin in Danzig geboren, am 22. Februar 1788. Mein Vater Heinrich Floris Sch., war daselbst ein sehr wohlhabender Kaufmann u. meine Mutter, die später durch ihre Schriften berühmt gewordene Johanna Sch. — Meine Universitätsstudien habe ich von 1809 bis 1813 in Göttingen und Berlin gemacht: auf letzterer Universität las damals Fichte, auf ersterer G. E. Schulze Aenesidemus. Bei meiner Promotion 1813 gab ich die Abhandlung „über die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde“ heraus, von welcher die 2. sehr verbesserte und vermehrte Auflage 1847 hier in Frankfurt erschienen ist. Nachdem ich den Winter 1813/14 in Weimar und im Göth'schen vertrautem Umgange zugebracht hatte, zog ich nach Dresden, woselbst ich bis Ende 1818 unter Benutzung der Bibliothek u. Kunstsammlungen privatisirt habe. 1816 erschien meine Schrift „über das Sehn und die Farben“ und am Schluss des J. 1818 mein Hauptwerk „die Welt als Wille und Vorstellung“, wie es noch im ersten Bande vorliegt! Nachdem ich es dem Verleger übergeben, trat ich eine Reise nach Italien an und kam bis über Neapel hinaus. Zurückgekehrt habilitirte ich mich 1820 als Privatdozent bei der Universität Berlin, habe jedoch nur das erste Semester gelesen, wiewohl ich bis 1831, die Jahre der Abwesenheit abgerechnet, immer noch im Lektions-Katalog gestanden habe. Damals war die Zeit des höchsten Flors der Hegel's. 1822 begab ich mich nochmals auf die Reise nach der Schweiz u. Italien, von der ich erst 1825 nach Berlin zurückgekommen bin. Dasselbst habe ich 1830 eine lateinische und verbesserte Darstellung meiner früher deutsch herausgegebenen Farbentheorie ausgearbeitet, welche alsdann unter dem Titel Theoria colorum physiologica, eademque primaria, im 3-ten Bande der von Justus Radix herausgegebenen Scriptores optalmologici minores erschienen ist.

Als 1831 die Cholera zum ersten Mal nach Deutschland kam, gieng ich ihr vorläufig bis hieher, nach Frankfurt, aus dem Wege. Da dieser Ort verschont blieb u. ich fand, dass das das Klima und die Bequemlichkeiten desselben mir besonders zusagten, bin ich hier geblieben, wo ich nun schon 21 Jahre als privatisirender Fremder lebe. Im J. 1836 habe ich hier meine kleine Schrift „über den Willen in der Natur“ erscheinen lassen, auf welche ich einen ganz besonderen Wert lege, weil in ihr der eigentliche Kern meiner Metaphysik gründlicher und deutlicher dargelegt ist, als irgendwo. Bald darauf beantwortete ich 2 moralische Preisfragen, eine der Norwegischen und eine der Dänischen Societät der Wissenschaften. Nur die erstere ist gekrönt worden und beide zusammen sind 1841 hier erschienen, u. d. T. „die beiden Grundprobleme der Ethik.“ — Endlich habe ich im J. 1844 mein Hauptwerk in 2-ter Auflage erscheinen lassen, um das Doppelte vermehrt u. in 2 Bänden.

Ich habe das Glück gehabt, mein Leben in völliger Unabhängigkeit u. im unbeschränkten Genuss meiner Zeit und Kräfte zuzubringen, wie es zu den vielseitigen Studien u. zu der Elasticität und Freiheit des Geistes, welche meine Werke erforderten, nötig war.

Frankfurt a. M. d. 28. Mai 1851.

Arthur Schopenhauer.

VII.

APHORISMEN IM GEISTE SCHOPENHAUERS.

(Nach dem italienischen Originalmanuscript übers.)

21. Die augenscheinlichste Bevorzugung der Kreis-, sowie Kugelform in der Natur ist nicht zu leugnen. Diese eigenthümliche Vorliebe aber erklärt sich offenbar nur aus der relativ grössten Unzerbrechlichkeit gerade dieser Form. Es handelt sich also auch hier nur um eine Defensivmassregel der Natur. Man denke sich quadratische Eier! — **22.** Am gesündesten ist man bekanntlich, wenn man gar nicht weiss, dass man ist . . . Was ist das aber für ein Dasein, an welches man ungestraft nicht einmal erinnert werden darf? — **23.** In Schopenhauers berühmten, vielbesprochenem u. vielverkannten Kapitel über die Weiber, sind, nach dem Aussprüche einer Frau, die Frauen bloss überfrauet. — **24.** Manche Küchenmagd, die hin und wieder ein Hühnchen schlachtet, ist sich über das „Ding an sich“ klarer, als die gesammte Hegelei und Herbärtelei in alle Zukunft es sein würden: — vorausgesetzt, dass sie eine solche hätten. —

25. Für den Optimisten hat die taube Nuss einen süssigen Kern. — **26.** Es ist Thatsache, dass die Leichenbegängnisse Verunglückter stets von der grössten Menge Neugieriger umlagert sind. Das Volk zeigt ein ganz besonderes Interesse für die Opfer des Causalitätsgesetzes. Vielleicht steckt nur dunkle Ahndung des mysterischen Problems von der Freiheit und Nothwendigkeit dahinter, welches die Massen bei jedem Unglücksfall in immer neue Aufregung versetzt? . . . —

XVIII.

SCHOPENHAUERIANA CURIOSISSIMA.

6. Dr. Edmund Kovács (Prof. an der theolog. Aademie N.-Eneyed) widmet in seinem Werke: „A vallásbölcselet kézikönyve (Budap. 1877.) im II. Bd. V. §. 18. u. d. T.: „Angriffe gegen die Religion u. das Christentum“ dem Pessimismus Schopenhauer's eine ganz flüchtige Betrachtung. (267—269.) Strauss und Feuerbach hingegen, im Vergleich zu denen Sch. ein wahrer Regenerator des echten Christentums ist, werden vorher abgehandelt und nicht unter die Angreifer gezählt. — **7.** Die als Lehrbuch in kathol. Gymnasien (!) Ungarns eingeführte ziemlich ausführliche Geschichte der Philosophie von Dr. Imre Pauer, deren blosses 2. Heft (Pest, 1869, seither mehrfach aufgelegt) 133 Ss. gr. 8^e umfasst, geht bis auf Czołbe, ja sogar Bächner herab, ohne mit einer einzigen Sylbe Schopenhauer's zu gedenken. Der vollst. Titel dieses auch sonst sehr curiousen Werks lautet: „A philo-sophia történelme.“ Pest 1869. — **8.** Viel komischer und jedenfalls viel unverzeihlicher nimmt sich Sch.'s Biographie u. Charakteristik in O. Spamers soeben im Erscheinen begriffenen Illustr. Conversations-Lexicon (zugl. Orbis pietus für die Jugend) aus, worauf wir der Kürze halber nur einfach verweisen.

SYMMIKTA.

UN PENSAMIENTO A LA MEMORIA DEL FÉNIX DE LOS INGENIOS.*)

*Solo un rayo del Cielo que ilumina
El fondo oscuro de la mente humana
Basta á dar la potencia soberana
Que hace al alma nacer siendo divina.*

*Con su luz el espíritu fascina
Que la absorba humanidad, que en ania vana,*

*) Am 21. August d. J. ist der 248. Todestag des allerfruchtbarsten der grössten Dichter der Weltliteratur gewesen.

*Ante una creacion y otra, se afana
Por gozar de su gracia peregrina.*

*Y ella imita de Dios el don fecundo
Y sus obras espléndidas reparte
Para eterna enseñanza por el mundo
Donde se ostenta la virtud del arte.
Así desde la altura á España llega,
Con su genio inmortal, Lope de Vega.*

Cádiz 1878. Romualdo Alvarez Espino

DEM PHOENIX DER GEISTER ZUM GEDAECHTNISS.

Ein einziger Himmelstrahl, dringt er von oben
In Menschenherzen ein zum tiefsten Grunde,
Gewährt vom Göttlich-Schönen solche Kunde,
Dass hoch der Geiss sich fühlt emporgehoben.
Geblendet schaut er, was, aus Licht gewoben,
Ihm zeigt in neuer Schönheit jede Stunde,
Es müht die Menschheit sich, mit Einem Munde,
Die Wunder seiner Phantasie zu loben.
Das Göttlich-Schöne macht die Kunst sich eigen
Und reicht der Welt es dar als Himmelsgabe,
Dass sie daran ein ewig Vorbild habe,
Und vor der Schönheit Macht sich lerne neigen.
So stieg herab, dass er unsterblich werde,
Der Genius Lope's einst auf Spaniens Erde.

Borna, b. Leipzig. H. Wernecke.

HUNGARIAN FOLK-SONGS.

X.

Nem anyádtól lettél . . .

Thee no love maternal,
But the rose-bush vernal,
Bore, at crimson dawning
Of a Whitsun morning!

Thy cheek's rose unclosing
Were it here reposing,
To mi burning bosom
Would I clasp the blossom.

London. E. D. Butler.

GOOD COMPANY.

(Imitation of Saadi.)

„Whv a.e, oh nightingale“ — I cried —
„Thy notes so rich, so pure, so unalloyed,
„Like drops from some clear crystal spring?“

„Know thou, oh man,“ — the bird replied —
„All meaner songsters I avoid:
„With nightingales alone I sing.“

Alexander W. Thayer.

GUTE GEMEINSCHAFT.

Nach dem Englischen des Alexander W. Thayer.

„Was ist, o Nachtigall“ — ich frage dich —
„Dein Sang so reich, so rein, so edel, sprich!
„Krystallinen Tropfen gleich im Frühlingschein?“

„Nun, wisse, Mensch!“ — gab's Vöglein zum
Bescheid —

„All' das gemeine Sängervolk ich meid':
„Mit Nachtigallen nur sing' ich allein!“

H. R.

AUS: VICTOR HUGO LE PAPE.

Sinnend über das Schicksal.

Was auch da sinnt, was strebt, was Atem schöpft
und geht,
Was leibt, lebt, zuckt, kommt, stirbt: zumal um
Gnade fleht.
Auf Erden weilt kein Mensch, der keinen Fehl-
tritt tat,
Des Neffen Japhets Loos heisst: Dulie, früh
und spat!
Auf Erden weilt kein Mensch, dess Träne nie-
mals floss,
Die Mutter, die ihr Kind an ihren Busen schloss,
Sie weint, weint wie das Kind, dass ihr die Trän'
vergoss.

Wozu dies Elend, ach, wozu das Leid, die Not,
Wozu der Schaum des Strudels, der endlos mur-
melnd droht?

Wozu der schwarze Teil des Dogmas und der
Schrift?

Weil allzumal wir Sünder! . . . Daher das Ge-
gengift,

Wovon die Kirche trieft, mit Höllenspuck und
Teufeln:

Ein Abgrund gähnt am andern, aus Tücken nur
und Zweifeln.

„Entsetzen!“ ruft Eleusis, „Verdamniß!“ Rom:
und, ha,

Vom Raubtier, das dort schleicht, bis auf das
Haustier da,

Vom Kriegsknecht zum Verbrecher, vom Diener
zum Ka'ser gar

Neid, Rache, Biss und Hass und Graus nur
stellt sich dar.

Der Mensch, vom Weib geboren, hat nur ein
einzig Recht:

Das Grab. Und hier im Dunkel, darin irrt sein
Geschlecht,

Ragt eine Faust entgegen, verscheuchend die
Ruh der Nacht'

Schreit' vorwärts, siehst du Nacht: zurück der
Hölle Spur!
Sei Mensch, bist du Prometheus, sei Engel,
Satan nur!

Le Pape ist seit einer Reihe von Jahren, vielleicht seit Scheffels Ekkehard, (1855) wieder einmal eine den Geist reinsten, echtchristlicher, jedoch unmönchischer Askese atmende hochbedeutende Dichtung der europäischen Poesie.

In der werktätigen *αγανη* besteht der unverfälschte Pessimismus. Obiges Stück hätte wohl auch unter die „Schopenhaueriana“ eingereiht werden können. Mit der Stelle in der Mitte ist aus *Petöfi's „Wolken“* Nr. XXXVIII zu vergleichen (verdeutsch in Reclams Universalbibliothek):

Nicht ist verdorben das Menschengeschlecht,
Es war von Anbeginn so schlecht;
Warum soust hätt' man ihm angebunden
Die hundert Märcen von Höllein und Plagen,
Von Teufeln und Göttern die tau- und Sagen,
Und welche Zügel sonst erfunden? . . .

Ebenfalls den Grundgedanken eines Stück's der „Wolken“ (XLIX.) streift die letzte Verszeile V. Hugos.

Kolozsvár. H. v. M.

CORRESPONDANCE.

ΦΡΟΝΤΙΣΤΗΡΙΟΝ. Da uns kein Vorschlag zu einem neuen Thema zugegangen ist (S. 504) so stellen wir folgende vergl.-litterar. Frage zur Discussion auf:

Wie ist der Missbrauch zu beurteilen, welcher mit dem Terminus des Classischen getrieben wird in der Litteraturgeschichte aller modernen Sprachen?

Beitragen zur Lösung, am liebsten u. bequemsten, nur in Gestalt kurzer *Aperçus* oder *epistolär. Erörterungen*, (keineswegs Abhandlungen!) sehen wir entgegen.

— *Specimen eruditionis budapestino-domszöghiensis*. Il y a à peu près une année, notre journal fut appelé trop mignon et trop petit par un journal illustré à Budapest: „Magyarország és a Nagyvilág“, journal, dont les dimensions monstres ne prendraient guère la peine de se mêler même des plus grands tableaux d'un „Graphic“, d'une „Illustration“ ou „Illustr. Zeitung“ etc. etc.; qui par conséquent doit se contenter à apporter — les moindres illustrations des journaux sudits... On nous fait remarquer dans un des numéros de juillet le passage suivant au sujet de notre journal: „ce journal rédigé en

715

langue japon, magyar, tombuktu“ (sic!), *suedois*.*) Les sciences, surtout les éléments de la géographie en sauront bon gré au rédacteur de ce grand journal à Budapest, membre de la Société Kisfaludy, pour avoir découvert cette „langue“ Timbaktu ou „Tombuktu.“

— **M.-Sziget**. Csak külföldi szaklapokkal állunk csereviszonyban. Késett választék bocsánat, mert a vakáció alatt lapunk szünetel. — **J. B. D. K. Széplak**. Reclamationen bei Herrn J. Stein. — Philadelphia. We have written 12/IX.

— Mit den Vorarbeiten zu meinem Buche „*George Sand: Ihr Leben und Wirken*“ beschäftigt, erlaube ich mir, an alle Kollegen, die Essais oder grössere Artikel oder Broschüren über G. S. geschrieben, an alle Redakteure, die derlei eingerückt und an alle Verleger, die derlei, sowie deutsche Übersetzungen von G. S.'schen Werken veröffentlicht haben, endlich an alle Personen, welche von G. S. Briefe und dgl. besitzen, die höfliche Bitte zu richten, mir all' diese Dinge auf einige Zeit leihweise zu überlassen. Auch wäre ich Jedermann, der sich der persönlichen Bekanntschaft der berühmten Dame zu erfreuen gehabt hat, ganz besonders verbunden für frdl. Mittheilungen über interessante Züge aus dem Verkehr mit ihr. Auch sonstige Nachrichten, Meinungsausserungen, Winke, u.s.w. werden wir — von welcher Seite immer sie auch kommen mögen — sehr willkommen sein. Da meine Arbeit das erste grössere Werk über G. S. sein wird und da ich es natürlich nicht unterlassen werde, in der Vorrede, im Quellen-Index und im Text meines Buches die mir zuteil gewordene Hilfe gebührend anzuerkennen, hoffe ich, dass meiner ergebenen Bitte in recht ausgedehnter Weise entsprochen werden wird. Ich werde nicht ermangeln die Sendungen nach erfolgter Benutzung gewissenhaft zurückzustellen. Alle Sendungen und Zuschriften sind zu adressiren: „Monsieur Em. Poronier (für mich), 89, rue Dunkerque, Paris.“ Herzlichen Dank im Vorhinein. London, Mitte Juni. Leopold Katscher.

Corrigenda. P. 648 (8.) fehlt die Unterschrift der Fussnote: *Brassai*. — P. 664 (24) „Dallo stesso“ cioè: *Rückert*.

*) „Japáni, magyar, tombuktul, svéd stb. nyelveken.“ — (Budapesti-Domszöghi humor.)

Prix d'abonnement: 5 mois (un vol) 7 fr. 50. (= 3 fl. = 6 Mark.)

On s'abonne en ville chez: **Jean Stein: librairie du Musée Transilvain.**

716